



A propos du film...

« RETOUR EN ETHIOPIE »

Questions de **Bernard SIMON**, réalisateur du film, à **Gilbert BAYON**, co-fondateur avec son épouse Christine et Président de l'Organisme Autorisé pour l'Adoption (OAA) « Les Enfants de Reine de Miséricorde » et **Marie-Pierre LABROSSE**, pédopsychiatre, qui accompagne depuis le début, cette expérience du retour vers ses origines.

Bernard SIMON : « Retour en Ethiopie » aborde les thèmes de l'adoption, de l'origine et de l'identité. Il donne la parole à 17 jeunes qui vont vivre des moments très intenses après avoir choisi de faire le saut dans l'inconnu de leur

origine. Mon choix de réalisation était d'être avec eux, d'accompagner tout en respectant au maximum les cheminements très personnels. Je n'ai pas voulu prendre de recul. Ce voyage est une étape décisive dans l'histoire de chacun. Pour certains le retour n'a pas été simple. Des jeunes et des familles souhaitent avoir des repères sur ces questions essentielles. Face à cette attente, je suis conscient que mon film est un regard personnel sur un instant, dans un cheminement particulier... Je souhaiterais que vous puissiez nous donner des clés de lecture de cette expérience du retour.

Gilbert BAYON : lorsque j'ai vu ce film pour la première fois, j'ai retrouvé toute l'émotion qui a pu m'envahir lorsque, aux côtés des jeunes que j'accompagnais, je les observais pour essayer de mieux les comprendre et donc de mieux les aider. Ce film sonne indéniablement vrai. Les jeunes qui ont vécu cette expérience se retrouvent dans cette œuvre. Ils nous l'ont partagé. Certes leur histoire est un peu particulière. Ils ont été adoptés dans une période très troublée de fin de guerre civile. Les décisions que des adultes ont pris pour eux, parfois par leur propre mère, n'étaient pas vraiment choisies, mais imposées par les circonstances.

Dans ce film on peut puiser de nombreux éléments de réflexion et probablement quelques réponses,

que l'on soit issu de l'adoption, parents adoptifs, ou intervenant extérieur. Mais il me semble aussi qu'il n'interpelle pas seulement ceux qui, de près ou de loin, sont concernés par l'adoption. Il nous interroge tous, car en chacun de nous demeure, de façon plus ou moins lancinante, la question de notre origine. Nous pouvons refuser de nous la poser. L'enfant venu d'ailleurs n'a pas le choix, car elle est pour lui, vitale.

B.S. : Faut-il montrer «Retour en Ethiopie» aux plus jeunes ? Comment prévenir les familles ?

G.B. : Je pense que c'est au cas par cas, selon l'état de l'attachement de l'enfant à la famille, ses éventuelles fragilités, sa propre histoire. Il serait prudent de demander aux parents de regarder eux-mêmes le film une première fois avant de le laisser voir par leurs enfants, et en tout cas de l'accompagner par un commentaire, pour relativiser et replacer ce qu'ils voient dans son contexte. Tu te souviens probablement que c'est ce que j'avais voulu annoncer (vainement) lors de la projection à l'Assemblée Générale de l'OAA. Des enfants l'ont vu. Personne ne nous a fait remonter d'effets négatifs. Par contre j'ai rencontré quelques ados qui, immédiatement après le film, pensaient que les histoires familiales qui sont relatées s'appliquaient obligatoirement à eux.

Marie-Pierre LABROSSE : Montrer le film ? A qui ? Ce film réactive pour chacun de nous la question de nos origines. Cette question ne se pose pas de la même façon suivant notre âge et notre histoire. Pour les plus jeunes, adoptés ou non, la question des origines pose d'abord la question du créateur : qui est le premier ? Puis, très rapidement arrivent des questionnements sur la différence sexuée, les rapports humains amoureux, l'acte sexuel. L'enfant adopté a besoin de confirmer le fait qu'il est venu au monde par un homme et une femme qui se sont aimés dans un rapport sexuel. On doit aussi lui préciser le temps de sa grossesse où il a été porté dans le giron de cette femme, sa naissance et les circonstances de sa toute petite enfance. Le film ne traite pas vraiment de cela et les plus jeunes enfants peuvent être intéressés de voir le pays, les visages sans être rejoints par ce qui se dit.

Par contre, je suis d'accord avec Gilbert sur le fait que cela peut précipiter certains adolescents adoptés ou leurs parents dans une démarche trop hâtive. Le film peut apparaître comme la réponse unique, indispensable et nécessaire au mal-être vécu par les jeunes et leurs parents au moment de l'adolescence. Or ce voyage n'est pas une réponse directe à ce mal-être. « C'est un cadeau que j'avais envie de leur faire » dit Gilbert. Ce

qu'il ouvre ainsi, comme représentant de l'association et d'une certaine façon comme père symbolique du moment de l'adoption, c'est la reconnaissance d'une dette par rapport à la souffrance vécue par le jeune enfant par la rupture avec ses premières origines. Cette rupture n'est pas effacée ou comblée, elle est simplement reconnue et assumée (dans la foi et l'attention paternelle) par ceux qui sont à l'origine du premier voyage de l'adoption. C'est un dialogue entre l'association et les enfants à propos de leur vie d'enfant adopté. Et comment refuser un cadeau de Gilbert ?

B.S. : Un tel voyage est-il toujours nécessaire ?

G.B. : Je ne sais pas s'il est toujours nécessaire. Je constate que des enfants (plus nombreux peut-être que ce que l'on imagine) ont 'tiré un trait' sur leur passé. Ils regardent vers l'avenir et cela ne les empêchent pas d'avancer. Pourquoi ce refus de retour vers leur passé alors que d'autres semblent ne pas pouvoir s'en détacher ? Est-ce la conséquence de sentiments négatifs ? Ou, au contraire la capacité à ne pas rester entravé par son passé ? Ce passé ne les rattrapera-t-il pas plus tard ? Il faut laisser à chacun le temps, son temps, qui lui est nécessaire. Excuse de parler de moi : j'avais vu ma mère pour la dernière fois alors que j'avais 17 ans gardant en mémoire la dernière phrase

qu'elle m'avait dite "tu n'es plus mon fils !" Certes, elle ne pensait pas ces mots. Mais je n'ai été capable de la revoir, c'est-à-dire suffisamment apaisé, que plus de 10 ans plus tard et encore parce qu'un beau-frère a provoqué la rencontre. Je n'aurais pas pris seul l'initiative de cette démarche. Cela ne m'a nullement empêché de finir mes études, de me marier, d'avoir mes premiers enfants, d'aller de l'avant. Mais je ne sais pas ce que je serais devenu si je n'avais pas rencontré Christine... très probablement me serais-je enfoncé. Je pense à Yonas qui n'était pas désireux de retourner dans son pays de naissance alors que son frère, sa sœur et ses parents adoptifs ont fait le voyage. Je pense aussi à deux frères, âgés d'une vingtaine d'années, qui ont été informés tardivement de l'histoire assez tortueuse de leur famille éthiopienne. L'un s'est approprié son passé, sans pour autant demander à aller sur place. Le second n'a même pas voulu en entendre parler. On l'avait abandonné petit, et bien soit ! Que la rupture soit consommée ! Il n'est pourtant pas en souffrance visible. Je crois que c'est vraiment du cas par cas. Je pense qu'il ne faut rien forcer, que le désir doit venir du jeune. Mais il faut aussi que les parents sachent percevoir le besoin, même s'il est peu exprimé.

M.P.L. : Gilbert l'explique bien. Certains jeunes ont, sans doute,

vécu des désespoirs, des maltraitements, des mensonges, tels que leur psychisme ne peut les assumer en dehors du refoulement. D'autres perçoivent clairement l'impossibilité pour leurs parents adoptifs d'assumer des éléments liés à leur origine. Il ne s'agit pas d'une position éthique, idéologique mais réellement d'une impossibilité à assumer psychiquement. Ne pas la respecter c'est renforcer des défenses et éventuellement provoquer de véritables troubles mettant en danger l'équilibre de l'enfant et de ses parents. Mais cette impossibilité n'empêche pas de vivre et de devenir résilient (B. Cyrulnik), ou sur le plan spirituel de laisser cela à la miséricorde de Dieu. Du reste qui peut prétendre connaître toute son origine ? N'est-elle pas enfouie en partie dans le cœur de Dieu ?

Pour Alem, fille de Gilbert et Christine BAYON, la répétition du voyage a été structurante et libératrice. Mais la plupart ne choisit pas de repartir. Enfin certains parents préfèrent ramener très précocement les enfants dans leur pays d'origine, comme si cela était nécessaire au lien dans l'adoption. Mais il peut s'agir au contraire d'une fuite devant la difficulté et les enfants vivent souvent très passivement cette proposition. C'est une problématique d'adulte en difficultés. Parfois il faut aussi reconnaître le bienfait de ces

voyages familiaux. Mais cela n'a rien à voir avec ce qui est présenté dans le film.

G.B. : Je vois des parents, qui entreprennent le voyage en famille, avec leurs enfants adoptés, encore enfants ou pré-ados. Cela me fait toujours un peu peur. Jusque-là je n'ai pas pour autant de retour négatif.

B.S. : Dans quel(s) cas ce voyage est-il indispensable ou souhaitable ?

G.B. : Je crois que si le jeune est en crise et qu'il demande à faire le voyage, il faut répondre à son attente. Cela n'apportera peut-être rien de remarquable, à court terme au moins, mais cela ne risque pas d'aggraver la crise. La confrontation à la réalité, dans ce cas, ne peut pas, je pense, avoir d'effet négatif. Nous avons reçu, il y a dix jours, un couple qui a adopté à Djibouti deux garçons, éthiopiens d'origine par leur mère. Le père adoptif nous avait sollicités pour que nous apportions notre aide pour le voyage retour de l'un d'eux. En effet l'un des garçons a arrêté brusquement son travail l'an dernier. Il fallait absolument qu'il retourne. Au dire de ses parents et de lui-même, il était subitement complètement déboussolé. Son père s'est arrangé pour prendre des congés. Le garçon est revenu enchanté, apaisé, détendu,

réconcilié. Il n'a retrouvé aucun membre de sa famille, mais ce retour dans son pays d'origine était devenu ce qui importait le plus. Il avait besoin de voir d'où il venait. C'était devenu une véritable crise identitaire. Aujourd'hui, il prépare un séjour de plusieurs mois dans un contexte humanitaire.

B.S. : Dans cette quête identitaire, qui a l'initiative ? Comment accompagner ? Quels sont les pièges qu'il faut éviter ?

G.B. : Il ne faut pas devancer la demande, mais il faut savoir détecter une attente qui n'oserait pas s'exprimer. L'un des pièges est, sous couvert d'accueillir pleinement l'enfant et le pays de ses origines, de ne pas l'aider à porter un regard lucide sur son pays de naissance et son histoire. S'il y a idéalisation, le retour à la réalité est d'autant plus douloureux. En tout cas, le rôle des parents est de donner du sens à la vie de leur enfant, même si ses débuts ont été catastrophiques.

M.P.L. : Si la proposition du voyage n'est pas à mon avis une réponse directe à la quête identitaire des adolescents adoptés, elle peut tracer un chemin d'ouverture dans la vie du jeune. L'image de la couleur dans la tâche noire est très parlante. Et cela est bien dit dans le film les jeunes retrouvent des sensations (musique, odeurs..) leur permettant de s'unifier. Oui je suis

bien le même ! Oui, je suis bien aussi éthiopien !

Mais les enjeux de vie, comme le dit Alem, sont plus complexes. Pour comprendre ceux-ci, il faut évoquer la place du roman familial imaginaire dans le développement de l'enfant. Tout enfant se fabrique une famille idéale, le consolant de toutes les frustrations créées par la réalité vécue avec les parents réels, du quotidien. Pour l'enfant adopté, cette famille imaginaire va peu à peu se confondre avec sa famille d'origine et l'enfant se dit qu'il serait bien mieux s'il n'avait pas été adopté. Parfois aussi l'enfant peut penser qu'il serait bien mieux dans une autre famille adoptive qu'il imagine. Ses souvenirs de la première enfance vont se remanier lentement, en lien avec son vécu tout au long de son développement. La mémoire des faits anciens est interprétée inconsciemment et donc transformée à partir de l'éducation reçue, faite d'attentes, de joies et de déceptions. Durant l'adolescence, cette mémoire est à nouveau bouleversée par les représentations sociales et culturelles acquises et le roman familial s'estompe en laissant des traces. Le voyage retour provoque, comme on peut le deviner, une chute de cet imaginaire infantile.

Il faut regarder le visage des jeunes dans les retrouvailles. Il témoigne le plus souvent de cette discordance, de ce déplacement intérieur. Leur

famille leur est devenue étrangère. Il n'y a pas de réponse réelle à leur quête mais un déplacement profond de leur être. L'émoi est perceptible et la présence de Gilbert, notant les détails d'une filiation retrouvée, construit un lien de tendresse porteur pour les jeunes, avec lui et entre eux.

B.S. : Le film montre surtout les retrouvailles, mais tous n'ont pas retrouvé des personnes ou des lieux. Il y a d'autres étapes dans le voyage, dont ces 15 jours d'immersion à la mission de Bonga, qui ont été un moment très important pour les jeunes.

M.P.L. : Le voyage service à Bonga dans la jungle éthiopienne est une bonne idée. Elle permet aux jeunes de commencer à digérer et à mettre à distance le vécu personnel tout en restant en groupe et dans le contexte du pays. La notion d'aide et de service à la population locale mobilise les jeunes en donnant une juste place à la culpabilité née de la rencontre avec sa famille si pauvre et si vite laissée. Et là seulement ils semblent retrouver une surabondance de vie et de joie, tels qu'ils sont dans leur fragilité et leur force d'enfant adopté.

G.B. : Je me trompe peut-être, mais je ne suis pas sûr que le plus important soit de retrouver des membres de sa famille. Voir le pays, le sentir, le toucher. Voir ce peuple

qui les a fait naître, tous ces gens qui leur ressemblent, qui ont la même peau, les mêmes traits... savoir que leurs géniteurs étaient comme eux, qu'ils avaient la même culture... Voilà ce qui est la première attente. On retrouve toujours quelque chose, à défaut de retrouver quelqu'un.

M.P.L. : Certains ont comparé ce type de voyage retour à un fantasme de retour dans le giron maternel. Il y a aussi certainement des éléments inconscients de cette teneur dans le vécu des jeunes. Mais, pour Gilbert et l'association, on peut sans doute évoquer un bain maternel de miséricorde en Marie façon éthiopienne. Bref un cadeau, un vrai !

En fin de compte ils ont surtout trouvé..... La joie d'être aimés/adoptés ! Le bonheur d'être aimés et d'aimer tels qu'ils sont, sans honte (dit l'une des jeunes), ni par rapport à ses parents d'origines, ni par rapport à ses parents adoptifs ! Cela ressemble à une libération par rapport à la souffrance d'être adopté.

On observe aussi dans le film la souffrance de certains jeunes confrontés à des reviviscences, c'est à dire une mémoire à vif non élaborée, ou à des absences de reconnaissance. Là, le voyage à Bonga permet une réassurance par identification au groupe et le soutien de ceux qui leur ressemblent.

B.S. : A quelles questions fondamentales du jeune adopté ce voyage répond-il ?

G.B. : Je crois que ce sont toujours les mêmes : « qui suis-je ? » « D'où est-ce que je viens ? » « De qui est mon nez, ma bouche, etc ? » C'est la question identitaire.

M.P.L. : Plus que la question « qui suis-je ? » Celle que nous portons toute notre vie, il y a cette question : veux-tu un cadeau de l'association par laquelle tu as été adopté ? Veux-tu refaire avec elle le voyage de ta naissance à l'adoption ? Veux-tu recevoir ce cadeau de ton pays d'origine et celui des premiers visages de ton enfance ? Es-tu prêt à visiter ta mémoire dans la souffrance et dans la joie ? Veux-tu découvrir l'adoption et la choisir pour toi et pour ton avenir ? (c'est la question d'Alem aux jeunes le matin à 7h : « que pensez-vous de l'adoption ? ») Pour répondre à ces questions, il faut un minimum de conscience acceptée de sa situation d'enfant adopté, donc une identité déjà construite, avec des liens suffisamment forts et souples avec ses parents adoptifs. Ou si cela n'a pas été possible un positionnement plus adulte par rapport à son pays d'adoption.

Pour les parents adoptifs, il faut retrouver cette attitude de retrait bienveillant vis à vis de l'association, autorisant le jeune à se construire

avec ce tiers qui a présidé à leur agrément et à la possibilité de devenir parents de leur enfant. Mais il ne s'agit pas d'un forcing ou d'un marchandage par rapport à l'état du jeune. Et Gilbert a saisi l'importance du rôle de l'OAA responsable de l'adoption dans la construction adulte des jeunes ; il s'agit d'accomplir, jusqu'au bout, sa responsabilité par rapport à la venue des enfants en France. C'est ce dialogue, qui est si important et qui redonne sa juste place aux parents adoptifs.

Tout est inversé... Dans l'adoption l'enfant est passif, seul, dépendant, souffrant... L'OAA prend la responsabilité, avec l'accord des deux pays, de la rupture avec le pays d'origine, elle porte et transmet les liens d'origine aux parents adoptifs.... Les parents adoptifs sont acteurs et se mobilisent pour l'accueil.

Dans le voyage retour, le jeune est devenu acteur et se mobilise pour le voyage.... L'OAA donne la possibilité du voyage et se remet à l'écoute des liens d'origine avec les jeunes... Les parents adoptifs acceptent de se retirer le temps du voyage et confient leur jeune à l'association. Ce sont eux qui deviennent passifs, dépendants.

B.S. : Et après ? Faut-il choisir entre son origine et son éducation pour trouver l'équilibre ? Essayer de mélanger le 'côté de l'Ethiopie' et

le 'côté de la France', comme le disait Florence?

G.B. : Je crois qu'Alem a exprimé ce qui est le but de toute vie : faire l'unité. Pour son histoire, c'est ne pas à avoir à choisir entre tel et tel épisode plus ou moins douloureux, mais à tout accepter comme élément composant et constructeur de sa personnalité. Tout recevoir comme un cadeau.

B.S. : Résignation ?

G.B. : La résignation peut être une étape, elle n'est pas une fin. Je reviens à mon histoire personnelle. Avant ma réconciliation avec ma mère, je m'étais résigné, j'avais accepté et je voulais dépasser cela pour ne pas que cela m'entrave. Mais mon cœur n'était pas complètement libre. Ma mère était toujours là, certes éloignée géographiquement, mais elle avait existé et existait encore. Cela ne m'empêchait pas d'avancer, mais en même temps je faisais le noir sur un épisode douloureux de ma vie. Avec la réconciliation, le pardon, je peux tout regarder en face, accepter vraiment, et même être heureux que cela ait été ainsi, car je sais qu'aujourd'hui c'est une richesse que je peux mettre au service des autres. C'est accepter l'autre dans ses limites - je peux dire aujourd'hui qu'elle a fait le maximum, même si ce maximum était en-deçà de mon besoin d'amour. Accepter les limites

des autres, c'est accepter les siennes, s'accepter soi-même. Je mesure aussi combien le pardon, qui pour les chrétiens est un don de Dieu qui nous est fait, nécessite notre adhésion.

M.P.L. : Après le voyage, les dépressions ne sont pas rares, le temps de réinventer une histoire compatible avec le vécu des retrouvailles. Et tout de suite les souvenirs vont être perpétuellement remaniés par le vécu du retour en France et les éventuels liens avec la famille restée en Ethiopie.

Il faut aussi faire le deuil du voyage magique, fantasmé, du retour dans le giron maternel, comblant la totalité de ses désirs. Enfin, l'acceptation du « cadeau » ainsi fait, peut s'avérer plus douloureux au retour du voyage en fonction des réactions de l'entourage.

La quête identitaire demeure avec une histoire remodelée par les rencontres et surtout l'acceptation plus profonde de l'adoption comme chemin de vie pour eux. C'est en tous cas ce qui se répète dans le film pour chacun à sa manière.

Contacts :

Site : www.arcencielprod.fr

Email : bernard@arcencielprod.fr

Site : www.jadopte.fr

Email : contact@jadopte.fr